

alliés, la seule bataille décisive de la campagne de 1916, ç'a été la résistance de Verdun, qui a causé à l'ennemi une perte de quelque cinq cent mille hommes, sans lui donner aucun avantage en retour. D'autre part, il faut admettre que l'envahissement de la Roumanie par les armées allemandes a donné à celles-ci un nouveau prestige, et nous savons que, dans une guerre, le prestige compte toujours. Mais après tout, y a-t-il lieu de se décourager; faut-il perdre tout espoir? Bien au contraire, les circonstances sont propres à nous faire espérer avec confiance que, sur la fin de cette année 1917, nous verrons le commencement de la grande victoire pour laquelle nous avons combattu pendant les trente derniers mois. Quelles sont les raisons de cette espérance? Des faits assez nombreux, monsieur l'Orateur, indiquent que les forces vitales de l'ennemi commencent à faiblir. Bien qu'en ce moment, au début de l'année 1917, l'Allemagne soit encore en possession de la Belgique et d'un sixième de la France, bien qu'elle soit encore en possession de la Serbie et d'une partie considérable de la Roumanie, certaines indiscretions échappées à la sévère censure allemande font voir que l'Allemagne est envahie par deux ennemis plus formidables et plus dangereux encore que les soldats et les canons. Ces ennemis, ce sont la famine et l'épuisement. La tentative du gouvernement allemand, il y a quelques semaines à peine, d'entamer des négociations en vue de la paix justifie dans une large mesure cette attente. En faisant ces ouvertures de paix, le chancelier allemand n'a pas tenu le même langage qu'en 1914. Il a été arrogant, mais ce n'a pas été la même sorte d'arrogance qui a caractérisé son discours de 1914.

Nous n'entendons plus dire aujourd'hui que les Allemands se battent pour la domination du monde. Ce qu'ils disent aux populations de l'Allemagne, c'est qu'ils se battent pour la mère patrie, c'est qu'ils luttent pour maintenir leur existence comme pays. C'est là un langage bien différent de celui que nous avons entendu il n'y a que trente mois. Il est manifeste, cependant, que, d'après le ton des offres du chancelier allemand, il pose encore en conquérant. Il n'est pas d'usage, monsieur l'Orateur, que le vainqueur soit celui qui offre la paix ou qui en parle. Il a des exemples, toutefois, d'un soi-disant vainqueur devenu conscient d'un nouveau danger plus formidable peut-être que celui auquel il venait de parer. De tous ces exemples, Napoléon est le plus frappant. En 1812, il envahissait la Russie; après avoir tout culbuté devant lui, il venait d'atteindre Mos-

cou, la vieille capitale, la ville sainte de toutes les Russies, et du Kremlin, palais des anciens tzars, il offrit la paix à son adversaire. Et qu'est-ce qui poussait Napoléon, lui-même conquérant insatiable, à faire cette démarche? Était-ce la magnanimité? Était-ce une soudaine horreur du sang versé? Non pas, car nous savons que rien de la sorte n'a jamais gêné les plans de Napoléon. Son motif était qu'il voyait rapidement s'approcher un autre ennemi beaucoup plus formidable pour lui que ceux dont il venait de triompher et, cet ennemi, c'était l'hiver russe. L'empereur de Russie se refusa à tous pourparlers, et les événements ont démontré que Napoléon avait eu raison de craindre, puisque l'hiver russe a fait ce que les armées de Russie n'avaient pu faire, ce que, à la vérité, elles n'auraient pu faire. L'hiver russe a simplement anéanti l'armée de Napoléon. Quoiqu'il ait continué la grande lutte, jamais il ne s'est remis de ce coup, qui a été son premier pas vers Sainte-Hélène.

Il y a une similitude entre la position de Napoléon en 1812 et celle de l'Allemagne en 1917, en ceci qu'il faut faire face à un autre adversaire dont la présence n'a pas été prévue. Parlant sur ce même sujet l'année dernière, je me suis hasardé à dire qu'à mon humble avis, la seule victoire complète remportée jusque là l'avait été par la marine anglaise. Un an s'est écoulé depuis, et je crois pouvoir dire de nouveau que la seule victoire complète qui se gagne dans cette guerre, c'est celle que remporte la marine britannique.

Quand je parlais ainsi l'année dernière, je ne faisais pas allusion aux engagements qui avaient eu lieu de fois à autre et auxquels la marine britannique avait si heureusement participé.

Je ne veux pas, cette année, rappeler la bataille navale du Jutland, alors que la flotte allemande tenta de sortir de son abri et dut en toute hâte regagner sa retraite, pour se soustraire aux coups victorieux de la flotte de sir David Beatty. Non, ce que je veux signaler, c'est cette pression invincible, silencieuse, implacable, exercée par la flotte britannique sur l'industrie, le commerce et les ressources de l'ennemi. Ce que j'avais à la pensée, c'est cette pression silencieuse de la marine britannique dont la puissante étreinte, lentement, sûrement, infailliblement, étrangle la vitalité de l'ennemi, et il y a tout lieu de croire que si nous déployons de nouveaux efforts, quels que puissent être les succès de l'Allemagne sur terre, force lui sera bien de s'avouer vaincue par cette pression